LE DUC DE REICHSTADT.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/leducdereichstad00arag

DC
216.3
M46
1932
SMRS

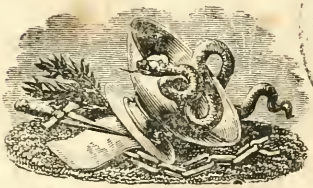
Jacques Arago
(le frère de l'astronome)
auteur du "Voyage autour
du monde"

Le Duc
DE REICHSTADT,

Drame

EN DEUX ACTES, MÊLÉ DE COUPLETS:

Par J. Arago et L. Lurine.



PARIS,
IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE,
RUE DE SÈVRES, N. 2.
1832.

PERSONNAGES.

LE DUC DE REICHSTADT.
DON MIGUEL.
BERTHINI.
MALDEN, Précepteur.
MARIE-LOUISE.
VIDMER, } Officiers.
BLUMM, }
MARIE, fille de Berthini.
LE DOCTEUR.
OFFICIERS.

La scène représente un salon.

PRÉFACE.

Un matin nous lûmes dans les feuilles publiques : *Le duc de Reichstadt vient de mourir au château de Schœnbrunn.*

Et puis, comme tant d'autres, nous déplorâmes par quelques religieuses paroles la triste fin d'un prince que sa naissance avait appelé à de si hautes destinées.

Et puis encore nous dîmes : *Il y a tout un drame dans la vie de ce fils de Napoléon, un drame avec des larmes, un drame sans scandale, sans hostilité pour aucun parti.....* Ce n'est pas pour un cadavre que les hommes se font la guerre aujourd'hui : Achille et Patrocle sont morts depuis bien des siècles.

Nous prîmes la plume, et le surlendemain le drame était achevé.

Le Vaudeville, par prévision, avait reçu déjà, sur ce triste sujet, un ouvrage de trois auteurs à l'âme ardente, à la pensée généreuse.

Le Palais-Royal, veuf de Mlle Déjazet, n'osa pas essayer ; les Variétés et le Gymnase refusèrent de rappeler une aussi récente catastrophe.

Que faire ?

L'œuvre était là ; nous la livrâmes à l'impression.

C'est une larme sur une bière ; c'est un dernier adieu à une dernière espérance..... Rien ne ranime un mort : la voix la plus faible ranime un souvenir.

LE DUC
DE REICHSTADT,

DRAME EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIDMER, BLUMM, OFFICIERS, GARDES (assis à des tables).

VIDMER.

Messieurs, voici les journaux de France.... L'horizon politique se rembrunit.... Vous verrez que nous irons encore bientôt camper dans les rues de Paris.... Bivouac délicieux !

UN OFFICIER.

Capitaine Vidmer, souvenons-nous du passé, et ne rêvons pas un semblable avenir... Vous verrez encore à Paris le convoi d'une royauté.

BLUMM.

De grands événemens se préparent, messieurs, voilà ce que font pressentir toutes les feuilles pu-

bliques.... Il y aura encore en France des prétendans et des trônes vides.

VIDMER se levant.

Des trônes vides!.... et pourquoi?

BLUMM.

Parce que vos petits rois ne savent pas les remplir.

VIDMER.

Bah! vos conspirateurs se font avocats, ils jasent.

BLUMM.

Ils jasent d'abord, ils agiront ensuite.

VIDMER.

Et que demandent-ils donc pour la France? On lui a tout donné.

BLUMM.

Tout, même ce dont elle ne voulait pas.

VIDMER.

Eh! bon Dieu! depuis quand la générosité serait-elle un vice?... Leurs grand'routes étaient infestées de malfaiteurs, on leur a créé des gendarmes à foison.... Leurs prisons semblaient rares, on leur en a fait bâtir de nouvelles; ils voulaient des places, des rubans, on leur a dit: Tenez, prenez.... Et ils murmurent encore!... En vérité, ils sont insatiables.... Et puis d'ailleurs, même dans votre supposition monsieur Blumm, l'Autriche y gagnerait toujours.

BLUMM.

Erreur, monsieur; estime pour estime entre états policés; le mépris est contagieux; et les

nations ne vivent que d'honneur et de liberté.

VIDMER.

Dans quel livre monsieur Blumm a-t-il étudié cette philosophie?

BLUMM.

Dans l'histoire des peuples, monsieur Vidmer.... Les défaites apprennent souvent à vaincre, et une bataille perdue ne détruit pas un empire; nous en savons quelque chose, nous Autrichiens..... Ce n'est pas tant la haîne que le mépris qui tue.

VIDMER.

A ce compte-là, contre qui pourrons-nous combattre?.... Il est dur de lutter avec des amis.

BLUMM.

J'en conviens, capitaine Vidmer; mais qu'y faire? suivre le torrent qui déborde. Puisque nous vivons dans un siècle de conquêtes, tâchons que notre patrimoine de gloire soit envié par nos voisins.... Quand il plaira aux rois de se reposer, peuples et soldats respireront à l'aise.... Attendons.

VIDMER.

Oui, attendons une paix universelle, un rêve de leur Henri IV, qui avait toujours l'épée à la main..... Ah! la royauté est bien plébéienne depuis quelque temps.

UN OFFICIER.

Messieurs, messieurs, assez de politique dans nos entretiens..... Pour nous, soldats façonnés à l'obéissance passive, la liberté n'est qu'un mot que chacun peut expliquer à sa manière.

AIR : Mon âme (*de Béranger*).

Passer mes jours dans la joie et l'ivresse,
Soir et matin trinquer à ma santé ;
Puis, au coucher de notre jeune altesse,
Tout chancelant sourire à sa gaîté ;
Et puis, la nuit, tandis que je sommeille,
Rêver encor d'amour et de beauté ;
Et puis demain recommencer la veille,
Voilà, messieurs, voilà ma liberté !

BLUMM.

C'est une liberté comme une autre.....

(Roulement un peu au loin.)

UN OFFICIER.

Silence, messieurs ! la revue est près de finir, et le jeune duc ne tardera pas à rentrer.

VIDMER, à la croisée.

Le voilà, triste, silencieux suivant son habitude ; sourd au *vivat* de la garde ; insensible aux paroles du prince Charles qui l'accompagne aussi bien qu'aux graveleuses plaisanteries de ce petit don Miguel, qui cherche à l'amuser.

BLUMM.

Ah ! oui, don Miguel, encore un prétendant ! et sans doute ces deux grands débris se consolent entre eux ! Laissons-les rêver de Portugal et de France ; et puis, qu'ils se réveillent tout bonnement, l'un bouffon de cour, avec des plaisirs, des fêtes et des orgies ; l'autre, colonel, avec un beau régiment, et un petit duché pour empire ! — N'est-ce pas, monsieur le conseiller aulique ?...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MALDEN.

MALDEN, entrant.

De quoi s'agit-il ?..

VIDMER.

De vous, car il s'agissait de votre auguste élève.

MALDEN.

Et vous disiez ?...

VIDMER.

Nous disions les bons effets de votre éducation paternelle ; vous en ferez un excellent colonel, monsieur de Malden.

MALDEN.

Nous en ferons, comme vous dites, un général autrichien ; l'Autriche y gagnera !... — Et moi aussi !

BLUMM.

A la bonne heure ; à son âge l'autre était à peine lieutenant.... — Ainsi....

MALDEN.

Ainsi, quoi ?...

BLUMM.

Ainsi, je dis comme vous, l'Autriche y gagnera !

MALDEN.

Je le crois bien : figurez-vous une âme ardente, une tête forte, un esprit droit, actif, intelligent ; c'est déjà tout un monde de pensées et de désirs.... Une étincelle, et l'incendie serait com-

plet ; heureusement je ne suis pas homme à mettre le feu !....

VIDMER.

Nous le croyons sans peine, et le choix qu'on a fait de vous nous promet, dans le jeune duc, un prince accompli.

MALDEN.

Accompli? c'est suivant. — Et je m'explique : Qu'on lui donne seulement un précepteur homme de science et d'imagination, et tout est perdu. — Voyez-vous d'ici les résultats d'une éducation quasi française?

AIR :

On lui dirait : « Tu seras roi,
« Rien qu'avec le nom de ton père ;
« Car là bas, sur une autre terre,
« Mille regards veillent sur toi ! »
Ce système ne me va guère,
Je vous l'assure sur ma foi ;
Et s'il est le fils de son père,
Il ne l'apprendra pas par moi !

Je me répète : il fallait une éducation négative, complètement négative.

BLUMM.

Et, Dieu merci, monsieur de Malden, vous étiez là...

MALDEN.

Enfin, le duc de Reichstadt, messieurs, sera tout simplement digne de l'empereur....

BLUMM.

De l'empereur?...

MALDEN.

De l'empereur d'Autriche.... je m'explique.

BLUMM.

Faites-en donc un moine, et tout sera dit...

MALDEN.

Non pas, non pas; un moine est pour le moins un être inutile, et notre élève doit servir à quelque chose; cela me regarde.

BLUMM.

Cela ne vous regarde pas : c'est l'affaire de l'avenir.....

MALDEN.

Du présent; monsieur, du présent. — Si bien, que ma puissance est illimitée près de lui; je commande, et il écoute; j'ordonne, et il obéit; ce matin encore.... — Tenez, juste : vous voyez, là, devant la grande porte d'entrée ce jeune homme à la figure étrange, à la tournure française : c'est..

VIDMER.

Un émissaire peut-être, un espion?

MALDEN.

Un poète; oui, messieurs, un poète de Paris, qui depuis huit jours sollicite une audience du prince, et tout cela pour lui offrir quelques mauvaises feuilles d'impression; j'ai reçu l'ouvrage et consigné le poète...—Voici : *Napoléon en Egypte.*

TOUS.

Napoléon en Egypte!...

VIDMER.

Eh bien, monsieur de Malden?

MALDEN.

Eh bien! le duc ne fera pas le voyage des Py-

ramides; il n'ira pas se brûler au soleil du midi : j'aime mieux qu'il se chauffe à Vienne. Si je le voulais, j'aurais à lui offrir un poëme sur le même sujet, en harmonie avec les idées que je donne à mon élève... Quelques florins, voilà tout le secret. Les poètes !.... Eh ! bon Dieu !

AIR : *Pour un soldat qui n'en a pas.....*

3

A l'intérêt chacun d'eux sacrifie ;
Sur ces auteurs il ne faut pas compter :
Parmi ces gens au merveilleux génie,
Ah ! qu'il en est qu'on pourrait acheter.
En un vil plomb l'or se métamorphose :
J'en sais plus d'un difficile à ployer,
Et qui soudain, en vers ainsi qu'en prose,
Se vend à ceux qui daignent le payer.

Puis, en attendant, qu'on fasse flamber les mauvais poètes, jetons au feu leurs belles poésies !... C'est fait. (Il jette le poème au feu.)

BLUMM.

Mais, monsieur de Malden, on ne brûle pas l'histoire...

MALDEN.

L'histoire !... il s'agit bien d'histoire, monsieur ! L'histoire est l'ouvrage des hommes, un récit de convention ; à preuve, mon histoire de France, avec privilége, *ad usum principis*, c'est-à-dire à la hauteur de mon royal élève. — Tenez.

AIR :

4

Non, rien ne manque, je le pense,
Dans cette histoire des Français ;
Et ma fidèle indépendance
A consigné tous leurs succès.

Seulement l'empereur s'écarte
Du nom qu'on lui donne avant moi ;
Lisez : Marquis de Bonaparte ,
Lieutenant-général du roi.

BLUMM.

Ainsi donc vous lui avez mesuré son dévolu de science?

MALDEN.

Permettez, de grâce, permettez, monsieur le capitaine des gardes; tel qu'il est, tel que nous l'avons fait, ce garçon-là en revendrait encore à la cour.

BLUMM.

Grand merci pour la cour!...

MALDEN.

Grand merci pour lui d'abord.

BLUMM.

Et pour vous ensuite, n'est-ce pas?

MALDEN.

Ne mérité-je pas aussi quelques actions de grâce? Là, en conscience, vous figurez-vous cette situation d'un académicien de Vienne et de Berlin condamné à former le cœur et l'esprit de son élève de façon à n'en faire qu'un honnête ignorant!.... C'est une rude tâche, messieurs, et qui ne se paie pas avec de l'argent.

BLUMM.

Mais, en définive, à quoi s'occupe-t-il?

MALDEN.

A rien.

BLUMM.

Et vous?...

MALDEN.

Je l'aide.

BLUMM.

Je comprends à merveille :

AIR : *Dans le calme et la solitude.*

Soyez-en sûr, la cour d'Autriche
Un jour vous récompensera ;
En savoir vous le rendez riche,
En florins il vous le rendra.

MALDEN.

C'est juste : car je perds la tête
A vouloir me faire ignorant ;
Et je deviendrai, je crois, bête,
A force de dévoûment.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BERTHINI.

BERTHINI.

Messieurs, le prince descend de cheval, et je le précède seulement de quelques minutes.

VIDMER.

Ah! par ma foi, voici Berthini qui arrive fort à propos et le protégé pourra tout à l'aise nous entretenir du protecteur. — Dites-moi donc, mon brave, que fait le jeune duc, dans la cour du château, triste, soucieux ?

BERTHINI.

Il pense...

MALDEN.

Ce n'est pourtant pas là ce qu'il apprend avec moi.

VIDMER.

Il pense, dites-vous? alors il conspire...

BERTHINI.

Les Bonaparte rêvent un trône peut-être, mais ils ne conspirent jamais...

VIDMER.

Et il y a de bonnes raisons pour cela...

BERTHINI.

A la rigueur, une seule, peut-être...

VIDMER.

Laquelle?

BERTHINI.

C'est que le monopole des conspirations est autre part..... Vous savez chez qui.

VIDMER.

Silence, Français, vous n'ignorez pas votre consigne.

BERTHINI.

Songez à votre devoir, messieurs; Berthini saura remplir le sien. Tout entier à mon dévouement, j'ai bien pu abandonner ma femme, ma jeune fille; et je sais que le silence et le mystère sont la condition d'où dépend mon séjour auprès du prince; je sais aussi que je tiens dans cette main le trouble des royaumes.... mais cette main ne s'ouvrira pas, je l'ai juré....

VIDMER.

Dites-moi, mon pauvre garçon, vous n'avez pas séjourné long-temps à la cour...

BERTHINI.

Dieu m'en garde.

VIDMER.

Comment cela?

BERTHINI.

C'est que je ressemblerais à trop de monde.

VIDMER.

Et il paraît que vous tenez à ne ressembler à personne....

BERTHINI.

Si fait, si fait; mais à un seul homme.

VIDMER.

Et à qui, s'il vous plaît?

BERTHINI.

A moi-même.

VIDMER.

C'est presque un mérite.

BERTHINI.

Dont vous ne vous étiez pas douté.

(Les officiers rient.)

VIDMER.

Cette âpreté lui sied à merveille, et, Dieu me pardonne, j'envierais un pareil serviteur!

BERTHINI.

Je le crois bien; vous ne seriez pas dégoûté...

VIDMER.

Et pourquoi?

BERTHINI.

Parce qu'alors vous mériteriez d'être mon maître ! (Les officiers rient.)

BLUMM.

Silence, messieurs, voici le prince !

UN VALET.

Le duc !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE DUC allant serrer la main à Berthini.

VIDMER à part.

Diable ! diable ! comme d'anciens amis ! Les serremens de main à la mode !

MALDEN.

Monseigneur, si j'osais...

LE DUC.

Osez toujours, monsieur de Malden ; vous êtes écrivain, et vous savez : métier d'auteur, métier d'oseur.

MALDEN.

C'est le placet d'une pauvre femme, employée autrefois au service de l'archiduchesse Marie-Louise.

LE DUC.

Donnez. — Et vous, messieurs?...

(On lui remet des placets.)

J'y ferai droit.

MALDEN bas.

Monseigneur, c'est aujourd'hui notre cours de langues anciennes, et j'ai là, dans ma poche, un volume de Tacite...

LE DUC.

Je vous appellerai plus tard, monsieur de Malden.

MALDEN.

Vous voulez que M. Tacite fasse antichambre?..

LE DUC.

Tout à l'heure, je lui dirai d'entrer.

(Tout le monde sort.)

SCÈNE V.

LE DUC seul.

LE DUC.

La revue était belle, la garde magnifique; ils m'ont appelé colonel! — Colonel! — C'était un coup d'œil ravissant que cette triple haie de soldats animés par le souvenir des guerres et l'espérance de beaux succès! — Et puis cette foule, cette cohue, ce monde qu'ils nomment la patrie, et pour laquelle, du moins, chacun d'eux a déjà fait quelque chose... — Oh! tout cela est magique, enivrant!..

6

Air :

Et puis chaque soldat,
Emu par l'espérance,
S'en va rêvant, je pense,
Quelque nouveau combat.
Soldat et capitaine
S'élancent vers le jour
Où, là bas, dans la plaine,
Roulera le tambour.... } *Bis.*

(Ram, plan, plan. *Orchestre.*)

L'avenir est moins beau
Pour mon âme trompée :
On me donne une épée
Qui vieillit au fourreau?
Que la guerre s'apprête :
Ils combattront enfin !....
Moi, l'oreille inquiète,
J'entendrai, mais de loin..... } *Bis.*

(Ram, plan, plan. *Orchestre.*)

Voyons un peu ces placets, ces lettres : vingt-cinq florins pour empêcher une vente de meubles ; c'est trop peu ! (Il écrit.) Cent florins : et que cette faible somme leur profite. — Une dénonciation ! une dénonciation contre Berthini !.. en vérité, rien n'y manque !... C'est la vingtième, au moins.

Air :

7

Vils courtisans, l'infâme calomnie
Est un moyen que vous savez priser :
Si devant eux notre tête ne plie,
A vos genoux, elle ira se briser !....
De tout honneur leur lâcheté se joue,
Et chaque instant, à la face de Dieu,
Leur existence est un juste-milieu
Entre un peu de sang et la boue! } *Bis.*

(Il jette la lettre au feu.)

Mais que vois-je auprès de ces cendres !...

(Il les ramasse.)

Ce sont là, je crois, quelques débris de livres? — Des lignes françaises !... — Ces Vandales n'en feront jamais d'autres... (Il lit.) Jaffa. — Aboukir. — Saint-Jean-d'Acre... — Toute l'Egypte... — Napoléon !... — Toujours ce nom à mes oreilles; toujours cette grande image que le hasard me jette avec un anathème !.. — Il nous a donc vaincu bien des fois, cette homme-là !.. l'autre jour encore, à propos de ces drapeaux repris naguère sur la France... Mais il les avait donc pris une fois, lui ! — Enfin me dira-t-on quel est ce livre? — (Il sonne.) Je veux le savoir... bien sûrement je le saurai...

SCÈNE VI.

LE DUC, M. DE MALDEN.

LE DUC.

Ah ! vous voilà !

MALDEN.

Toujours avec Tacite, monseigneur...

LE DUC.

C'est en effet d'histoire qu'il s'agit entre nous...

MALDEN.

L'histoire ancienne, sans doute?... Les commen-

taires de César sont fort beaux; n'est-il pas vrai, monseigneur?...

LE DUC.

J'ai à vous parler d'histoire moderne... aujourd'hui...

MALDEN.

L'histoire moderne?... Oh! c'est bien vieux, monseigneur.....

LE DUC.

Par exemple, de Napoléon...

MALDEN.

De Napoléon? — Qu'avez-vous à dire? — C'était un brave marquis de l'ancien régime.

LE DUC.

Et vous l'avez sans doute connu, vous?...

MALDEN.

Oh! beaucoup; oui, j'ai beaucoup connu autrefois de Bonaparte..... — Un bel homme, monseigneur, et qui a rendu de très-grands services à Louis XVIII.....

LE DUC.

A la France.

MALDEN.

C'est tout comme, monseigneur...

LE DUC.

Pas tout à fait, monsieur de Malden... — Me direz-vous ce qu'il fit en Égypte?.....

MALDEN.

En Egypte?... Eh mon Dieu, absolument ce

qu'il fit à Berlin, à Vienne, à Madrid, à Moscou... que sais-je?...

AIR : *Depuis long-temps il a quitté la terre.*

Il s'en allait affrontant la mitraille,
Comme un torrent, et par sauts et par bonds;
Même en Autriche, à plus d'une bataille,
A nous, je crois, il vola des canons:
Sans se gêner, il volait nos canons.
Et puis enfin, dans sa longue victoire,
Après avoir triomphé tant de fois,
Et mis souvent les trônes aux abois,
Ce vieux marquis, pour distraire sa gloire
Se mit, un jour, à fabriquer des rois; } *Bis.*
Oui, monseigneur, il fabriqua des rois.

LE DUC.

Il fit des rois, dites-vous? — Alors il s'oublia?

MALDEN.

Oui... oui... monseigneur, il s'oublia tout à fait!

LE DUC.

Vos renseignemens historiques brouillent mes idées, monsieur de Malden; plus que jamais je voudrais mieux connaître cet homme qui remplit le monde avec une pensée, dont le génie franchissait les mers, créait des rois, et gagnait des batailles!... Napoléon!...

MALDEN.

Laissons-le rêver.

LE DUC.

Vous m'expliquerez aussi, monsieur de Malden, pourquoi ces débris se trouvent dans ce salon, et

comment il se fait que ce livre ait été brûlé ici, au château, chez moi?... — Répondez!

MALDEN.

Ce n'est là que l'ouvrage d'un Français...

LE DUC.

Un Français?

MALDEN.

Oui, monseigneur, un poète; et j'ai pensé qu'il était au mois importun de présenter à votre altesse l'ouvrage et l'auteur...

LE DUC.

Un Français, avez-vous dit?.. — Je veux le voir!

MALDEN.

Le poème?...

LE DUC.

Le poète...

MALDEN.

Quant au poème, c'est facile, monseigneur; et au besoin nous écrirons en France.... (A part.). D'ici là!.. (Haut.). Quant au poète, c'est différent...

LE DUC.

Je vous le répète, mon palais est libre, ou le sera; avant la fin du jour vous aurez soin de me présenter vous-même l'auteur de *Napoléon en Egypte*. — Vous entendez? — Celui-là peut-être ne me trompera pas!

SCÈNE VII.

MALDEN seul.

MALDEN.

Quel ton!.. quel air d'autorité!.. c'est la première fois que ça lui arrive... S'il s'avise de n'être plus docile à mes leçons, la paix du monde est compromise.

AIR *de la Famille improvisée.*

Je vois d'ici Louis dix-huit de France,
Roi moribond, trembler sur son fauteuil;
Puis, ses cousins, si grands par la naissance,
De leur vieux trône, hélas! porter le deuil.
A ses projets il faut une barrière,
Je saurai bien le soumettre à mes lois,
De peur qu'il n'aille caresser les rois
Comme les caressait son père.

Mais d'où vient ce bruit?..... Je ne comprends pas.... Ah! c'est la voix de Berthini.... Je comprends maintenant..... Cet homme-là est quasi le Napoléon de Schœnbrunn; on n'a parlé haut ici que depuis son arrivée.

SCÈNE VIII.

MALDEN, BERTHINI, OFFICIERS.

UN OFFICIER.

Berthini, vous avez eu tort.

BERTHINI.

C'est possible.

VIDMER.

Nos lois vous le feront payer cher, monsieur.

BERTHINI.

Vos lois!... ah! oui, vous vous adressez aux lois, vous.

BLUMM bas.

Pourquoi rester?

BERTHINI.

Pourquoi fuir?

MALDEN.

Messieurs, vous êtes ici chez le prince....

BERTHINI.

Je le sais.

MALDEN à part.

Tout lui est égal à ce gaillard-là... (Haut.) Et s'il vous entend?..... Il a entendu.

SCÈNE IX.

LE DUC, BERTHINI, OFFICIERS.

LE DUC.

Que signifie ceci?

BERTHINI.

Rien, monseigneur, rien; seulement votre protection pour un fidèle serviteur, il en aura besoin ce soir.

LE DUC.

Qu'est-ce donc, tu m'as effrayé?

MALDEN.

Monseigneur.....

LE DUC.

Laissez parler.

BERTHINI.

Vous voyez, Monseigneur, moi je suis tranquille, et pourtant c'est là un outrage qu'ils ne me pardonneront jamais.

LE DUC.

Un outrage!... et à quel propos?

BERTHINI.

Pardon, colonel,... il s'agissait de vous.

LE DUC.

De moi?

BERTHINI.

Oui, de vous. Ne suis-je donc pas excusable?....

LE DUC.

Berthini, voilà déjà bien des fois que cela t'arrive, et je t'en remercie; car vois-tu, mon ami, ton zèle me touche.

BERTHINI à part.

Mon ami!... il a dit mon ami!...

LE DUC.

Mais ce dévouement t'emporte bien loin; l'autre jour encore, m'a-t-on dit, ta colère a pu laisser échapper de ces paroles amères qui font mal, et dont on se souvient.

BERTHINI.

C'est vrai; mais, voyez-vous, tous ces beaux messieurs, Berthini ne les aime pas.

LE DUC.

Et pour quelle raison?

BERTHINI.

Ils ne veulent jamais penser comme lui.

LE DUC.

Niais! Et pourquoi ne penserais-tu pas comme eux?

BERTHINI.

Oh! parce que, eux, monseigneur, ils ne pensent pas. Jugez vous-même : Tout à l'heure, par exemple, n'allaient-ils pas jusqu'à flétrir votre sympathie pour la France, mon admiration pour Bonaparte?

LE DUC.

Ah!

BERTHINI.

Oui, monseigneur.... Et maintenant, n'est-ce pas que vous m'avez pardonné?

LE DUC.

Et que pouvaient-ils dire, non pas de moi, mais de l'autre? oui, de Bonaparte?...

BERTHINI.

Que sais-je?.... Tantôt c'était un lâche.

LE DUC.

Un lâche, lui!

BERTHINI.

Plus tard, ce n'était plus qu'un vil empoisonneur.

LE DUC.

Je comprends à peine.

BERTHINI.

Ecoutez-moi, prince. Un jour, il m'en souvient encore, au milieu des sables brûlans de l'Egypte, nos soldats tombaient moissonnés par la peste, et moi qui vous parle, je me sentis presque mourir à Jaffa... Lui, tranquille, plein de foi en son avenir, il nous visitait, nous encourageait de ses graves paroles, nous aidait à souffrir, moi!... Eh bien! les infâmes, quand ils ont parlé des pestiférés de Jaffa, leur haine a murmuré : *empoisonnement.*

LE DUC.

Empoisonnement!

BERTHINI.

Oui, monseigneur, voilà ce qu'ils ont osé dire!

LE DUC.

Et après eux, que dit l'histoire?

(Il lit les fragmens de *Napoléon en Egypte.*)

Lui, le front découvert, prononce dans les rangs
Ces mots mystérieux qui charment les mourans;
Sur ces lits qu'il dénombre étendant sa main nue,
Lentement il poursuit cette horrible revue,
Et dans ce temple impur, dieu de la guérison,
Il promettait la vie en touchant le poison!

BERTHINI.

Ce n'est pas tout, monseigneur; plus tard, maître de l'Egypte, impatient du frein que ronge la France, il part, seul dans un mauvais brick, avec sa fortune et son bon génie; il traverse la

croisière anglaise, arrive à Paris, parle de victoire et de liberté, sauve l'Etat, et trente millions de voix décrètent qu'il a bien mérité de la patrie.

LE DUC.

Après?

BERRHINI.

Eh bien! monseigneur, ces mêmes hommes lui en ont fait un crime, et la même haine a murmuré : *fuite, trahison.*

LE DUC.

Qu'importe! Encore une fois, que dit l'histoire?

(Il lit.)

Demain, sur ces déserts, quand le jour aura lui,
Peut-être ils pleureront leur gloire d'aujourd'hui;
Cette nuit, un vaisseau sorti d'Alexandrie
A reçu le guerrier qu'implore la patrie!
De ses enfans chéris redoutant les adieux,
Il veut que le sommeil ait pesé sur leurs yeux.
Le père de l'armée, en quittant cette rive,
A surpris dans ses yeux une larme furtive;
Mais il porte en son âme un regret moins amer :
Ses soldats sont heureux; il leur laisse Kléber!

Vous entendez, messieurs!....

BERTHINI.

Alors, monseigneur, mon indignation a parlé haut; mieux que cela, monseigneur, j'ai agi.

LE DUC.

Qu'est-ce à dire?

BERTHINI.

Oui, monseigneur, j'ai péché par action... — de ces actions que... que la bonté de vos lois gratifie de la mort. — Eh! mon Dieu, sans vous, mon-

seigneur, j'en serais presque à l'aise. Je ne suis plus jeune, moi, et je sens là que j'ai fait mon temps.

AIR :

Toujours le deuil entoura ma carrière ;
A peine un jour le honheur me sourit ;
Sourd à mes cris, à mon humble prière,
Le sort fatal m'assiége et me poursuit !
Oui, j'ai passé par bien des jours de gloire ;
Le ciel, au moins, devait à mes succès,
Ce que naguère il donnait aux Français :
La mort, dans un jour de victoire ! } *Bis.*

Au lieu de cela.... — Oh ! je ne m'abuse pas, Monseigneur, j'ai levé la main, j'ai frappé. — C'est bien.

LE DUC.

Pas encore ; mon pouvoir est faible ; mais enfin nous sommes petit-fils d'empereur d'Autriche.

BERTHINI.

Laissez faire, monseigneur ; pour quelques jours seulement qui me restent à vivre.

LE DUC.

Et moi !... et moi !...

BERTHINI.

Oh ! pardon,... tout est dit ; je ferai ce que vous voudrez.

LE DUC.

Où vas-tu ?

BERTHINI.

Je reste.

LE DUC à part.

Cet homme était né pour les grandes choses! (Haut.) Qu'est cela?

BERTHINI.

Rien; c'est moi qu'on vient prendre.

LE DUC.

Malheureux!... qu'as-tu fait?

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE CAPITAINE DES GARDES, SOLDATS.

LE CAPITAINE.

Berthini!

BERTHINI.

Me voilà!

LE CAPITAINE.

Vous avez injurié et fappé M. de Muller?...

BERTHINI.

Oui.

LE CAPITAINE.

Pourquoi?

BERTHINI.

Oh! vous ne pouvez pas comprendre..... vous autres!

LE CAPITAINE.

Vous connaissez les lois de la discipline?

BERTHINI.

Oui.

LE CAPITAINE.

Le châtiment?

BERTHINI.

Oui.

LE CAPITAINE.

Etes-vous prêt?

BERTHINI.

Oui.

LE CAPITAINE.

Vous n'attendrez pas justice long-temps...

BERTHINI.

Je le sais.

LE CAPITAINE.

Votre épée!

BERTHINI.

Venez la prendre.

LE CAPITAINE.

Berthini, votre épée!

BERTHINI.

En voilà deux! (Il la brise.)

LE CAPITAINE.

Maintenant votre croix...

BERTHINI.

Ma croix!... viens la chercher! (Il l'arrache et la cache dans son sein.) — Adieu, monseigneur; vous avez entendu?... Je vais être fusillé.... Adieu....

LE DUC.

Adieu!... Non, à revoir.... bientôt. — Je te sauverai.....

BERTHINI.

Quand vous voudrez, messieurs.

AIR : *Depuis long-temps.*

Dans vingt assauts, moi soldat de la France,
J'ai combattu pour soutenir nos droits ;
Sous notre chef, orgueilleuse espérance,
Nous relevions ou rabaissions des rois :
A notre gré nous fabriquions des rois.
Avec vous tous j'échangeai quelque balle ;
Mais aujourd'hui, je l'ai bien mérité,
A votre tour, vous êtes mieux traité,
Et maintenant la partie est égale :
J'attends de vous ce que je vous prêtai. } *Bis.*

(Les gardes emmènent Berthini.)

SCÈNE XI.

LE DUC, UN VALET.

LE DUC.

Dans une heure je serai près de l'empereur d'Autriche, et pour aujourd'hui je veux être fort, je veux être homme ! Le tambour bat aux champs, et c'est peut-être ma mère !... (Il regarde.) Non, c'est le régent du Portugal. A la cour, don Miguel les amuse ; moi, il me dégoûte... Avant d'être prince il faut être homme.

UN VALET.

Le prince régent du Portugal.

SCÈNE XII.

LE DUC, DON MIGUEL.

DON MIGUEL, en entrant.

Servez-nous... Eh bien! mon cousin, vous voilà tout agité!

LE DUC.

Aussi lâches que méchans! Pour une parole, pour un geste, on vient d'arrêter ce pauvre Berthini.

DON MIGUEL.

C'est une coutume d'Autriche; qu'y faire? Qu'on le pende d'abord, et qu'on le juge ensuite; absolument comme en Portugal.

(On apporte un punch; don Miguel fait des cigarettes.)

Vous permettez, mon cousin; vous voyez, ce sont là des priviléges de famille,... et j'en use. Du punch et des cigarettes, absolument comme en Portugal.

LE DUC.

Et vous faites bien; c'est presque une illusion. Et qui sait! vous retrouvez peut-être ainsi Lisbonne à Vienne.

DON MIGUEL.

Comme vous dites, monseigneur, et c'est commode pour les distances.

LE DUC.

Une distance que vous franchirez bientôt; car, m'a-t-on dit, une noble régence vous appelle, et vous serez presque roi. — Être roi!

DON MIGUEL.

Roi de Portugal. — Tout un royaume à refaire, à reconstruire; et pour cela il faut détruire, abattre, beaucoup abattre, et j'y pense.

LE DUC.

Des injustices à réparer, des crimes à punir, des offenses à pardonner.

DON MIGUEL.

C'est ce que je me dis tous les jours.

LE DUC.

Ah! monsieur, si j'étais roi!

DON MIGUEL.

A quoi bon? Les peuples sont ingrats, monseigneur; et avec la meilleure volonté du monde vous verriez qu'un jour on finirait par vous appeler monstre... absolument comme en Portugal!

LE DUC.

Etre roi! soutien d'un peuple, de sa liberté, de sa gloire! mais c'est un bonheur, monsieur, un devoir!.....

DON MIGUEL.

Eh quoi! de pareilles pensées remplissent votre solitude?

LE DUC.

Combien de fois me suis-je senti une orgueilleuse indignation!... Que de fois me suis-je surpris rêvant de gloire et de combats!..... et puis, j'ai pleuré, en songeant à l'obscurité de ma jeunesse; j'ai pleuré au récit de bien des victoires et des

triomphes, et personne encore ne sait mon nom !... Ah ! n'est-ce pas que vous me trouvez bien insensé ?

DON MIGUEL.

Vous ne l'êtes pas, monseigneur ; seulement on vous trompe.....

LE DUC.

Hélas, cela se peut ; je suis encore bien ignorant ; on m'a toujours mal enseigné l'histoire, et c'est à peine si je sais le nom d'un grand capitaine.....

DON MIGUEL.

Au moins n'ignorez-vous pas celui de Napoléon, qui nous a donné assez de peine pour le vaincre.

LE DUC.

J'étais bien jeune ; je m'en souviens encore. Un jour, ici même, au château de Schœnbrunn, une femme m'apparut pour la première fois.

DON MIGUEL.

Ah ! une femme !

LE DUC.

Elle m'appela tendrement son fils.

DON MIGUEL.

C'était l'archiduchesse Marie-Louise.

LE DUC.

Marie-Louise, ma mère. — Je sentis sur mon front une de ses larmes, et sa bouche murmura le nom de Napoléon.

DON MIGUEL.

En vérité?...

LE DUC.

Depuis, je ne sais comment cela s'est fait; mais ce nom est resté gravé dans ma mémoire, et j'en ai rêvé bien des nuits!

DON MIGUEL.

~~Voyez-vous cela~~!... — Et votre père?

LE DUC.

Ah! si du moins j'avais connu mon père; il m'aurait élevé près de lui, et peut-être à ses côtés aurais-je acquis ma part de gloire! Mais, non, Dieu ne l'a pas voulu, et de mon père voici tout ce qui me reste aujourd'hui...

DON MIGUEL.

Un portrait!.. — (A part.) Bonaparte en habit de général autrichien! C'est drôle... — (Haut.) Ecoutez-moi, mon cousin; quand je vous ai connu, je me suis senti tout d'abord une secrète estime... et je veux vous servir.

LE DUC.

Dans quel but?

DON MIGUEL.

C'est une petite leçon d'histoire, et vous en êtes, je crois, friand...

LE DUC

Je ne vous comprends pas...

DON MIGUEL. (Il boit.)

Vous me comprendrez tout à l'heure, je l'es-

père. — Pour un instant, je deviens précepteur...

LE DUC.

Je vous écoute!...

DON MIGUEL.

Enfant que vous êtes, n'avez-vous donc jamais senti autour de vous quelque chose d'étrange, une gêne de tous les jours, de tous les instans?..

LE DUC.

Ah! c'est vrai! — Il y a dans ma destinée quelque chose de bizarre et de mystérieux, et à mon âge je me sens tout découragé.

DON MIGUEL.

Espérez encore, mon cousin! C'est moi qui vous le dis, moi, don Miguel, prince royal, duc de Bragance, régent de Portugal. — Voilà bien des titres, Monseigneur; eh bien! vous en portez un plus haut encore et qui nous effacerait tous...

LE DUC.

Duc de Reichstadt; après?

DON MIGUEL. (Il boit.)

Duc de Reichstadt! Il s'agit bien ma foi d'une misérable principauté! mieux que cela : un empire, mon cousin, un vaste empire!

LE DUC.

A moi!... à moi, un empire! — Par mon rang, vous le voyez, je suis loin du trône.

DON MIGUEL.

Ici, oui; mais ailleurs!... Ici, par votre mère,

un petit duché; voilà tout. — Mais là bas, par votre père, un royaume!

LE DUC.

Par mon père!

DON MIGUEL.

Plus bas, mon cousin; je ~~n'ai encore fini ni~~ mon ~~bol de punch, ni mes cigarettes~~, ni ma leçon d'histoire!

LE DUC.

Par mon père! — Vous brouillez toutes mes idées, et pourtant je vous remercie; mais il vous reste encore quelque chose à me dire; voyons, plus de mystère, je vous en conjure. — Vous avez parlé de mon père?

DON MIGUEL.

Votre père! (A part.) Je ne sais plus que lui dire!

LE DUC.

Vous hésitez?

DON MIGUEL.

C'est que, voyez-vous, mon cousin, je sais à peine comment m'y prendre!

LE DUC.

Qui vous retient?

DON MIGUEL.

Il y a seulement, puisque vous le voulez, quelques années, un homme mourut sous le soleil des tropiques, tué par l'oligarchie anglaise; cet homme vous légua en mourant son nom avec un manteau de bataille... — Un nom que vous ne por-

tez pas encore ; un manteau qu'on ne vous à pas donné! Me comprenez-vous maintenant?

LE DUC.

Non.

DON MIGUEL.

A la bonne heure ; c'est assez pour aujourd'hui.

LE DUC.

Monseigneur, par pitié, je vous écoute encore!

DON MIGUEL.

Soit, eh bien! cet homme tout entier à votre famille, votre allié par le sang, c'était plus qu'un archiduc, plus qu'un prince, plus qu'un roi... C'était Napoléon Bonaparte!

LE DUC.

Napoléon! général en France!

DON MIGUEL.

Empereur, mon noble cousin, empereur. Et encore une fois, m'avez-vous compris?

LE DUC.

Pas davantage. — Attendez, c'est que ma tête se perd, mon esprit s'égare. — Napoléon, avez-vous dit?

DON MIGUEL.

Oui, mort à Sainte-Hélène! — Loin de sa patrie, de sa famille, de son fils.

LE DUC.

Il avait un fils?

DON MIGUEL.

Jeune et beau comme vous; comme vous, monseigneur, appelé à de hautes destinées; Français comme vous?

LE DUC.

Comme moi! Je suis Français?

DON MIGUEL.

Donnez-moi ce médaillon, monseigneur; ici, votre mère; vous voyez au-dessus *Marie-Louise;* là votre père, et au-dessous, aucun nom, aucune lettre; eh bien maintenant écrivez: Napoléon.

LE DUC.

Ma vue se trouble-t-elle? — Est-ce une illusion? moi!.. moi!.. Napoléon!.. ô mon Dieu! Je deviens fou!...

DON MIGUEL.

Je m'incline devant un empereur!

LE DUC.

Moi! moi! empereur! vous me trompez!

DON MIGUEL.

Sire, le duc de Reichstadt, fils de Napoléon Bonaparte.

LE DUC.

Et c'est moi! oui, oui; j'interroge mes souvenirs.... j'interroge ce cœur qui bat avec violence.... je suis du sang de Napoléon.... et maintenant, des batailles, des soldats et un peu de gloire! Assassins de mon père, je vous briserai! Peuple, venez à moi, c'est un enfant de France qui vous appelle! — A moi, son vieux manteau de bataille, et qu'on

y lise dessus : Napoléon, fils de Napoléon Bonaparte ! — Marie-Louise ! — Et puis, un trône, des peuples, et des victoires, et je suis jeune, et j'ai de la force, et j'ai du courage, moi !.... (Il tombe.)

(Il sonne; les officiers entrent. — Il court à son épée.)

DON MIGUEL.

Plus bas, monseigneur, on vient. Chapeau bas, messieurs, chapeau bas devant le fils de Napoléon !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHINI, MARIE; elle travaille.

BERTHINI appelant.

Marie !... pauvre enfant !... allons donc, ne vais-je pas m'apitoyer comme une vieille femme ! — Marie !... Elle ne m'écoute seulement pas. Oui, à son âge, il ne faut qu'une broderie, un papillon ou une romance !... Va, amuse-toi ; dors encore : le réveil n'est peut-être pas loin ! Marie ! voilà la troisième fois au moins que je t'appelle !

MARIE.

Mon père ?.....

BERTHINI.

Eh bien, Marie !

MARIE.

Je rêvais.

BERTHINI.

De quoi ?

MARIE.

De ce brillant nœud d'épée, et du prince qui me l'a donné à broder.

BERTHINI.

Un nœud d'épée !.. et à quoi cela lui servira-t-il ?

MARIE.

O mon père !... vous pensez donc ?...

BERTHINI.

Moi, je ne pense rien..... seulement, je crains tout.

MARIE.

Quelle folie ! ... mais vous n'avez donc pas vu monseigneur, ce matin ?

BERTHINI.

En revanche, tu n'as pas oublié de le voir, toi.

MARIE.

Vous savez bien, mon père, que le grand laquais du prince a soin de me le rappeler chaque jour.

BERTHINI.

Diable, diable ! te voilà chambellan en titre.

MARIE.

Mieux que cela, mon père ; un chambellan, m'avez-vous dit, n'est à tout prendre qu'un domestique bien payé ; mais moi, je suis l'amie du duc, et, Dieu merci, on ne me paie pas. Figurez-vous que monseigneur m'appelle sa petite Odette.

BERTHINI.

Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Odette ?

MARIE.

Oh ! c'est une longue histoire, et que je vous

conterai plus tard ; car l'horloge du château a déjà frappé dix heures, et vous savez que c'est l'instant où le prince.....

BERTHINI.

Vient dérober un peu d'air et de liberté à travers les barreaux de cettte grande cage..... Pauvre prisonnier !

MARIE.

Pauvre jeune homme !

BERTHINI.

Qu'as-tu donc ?

MARIE.

J'écoute.

BERTHINI.

Je n'entends rien.

MARIE.

Alors, j'ai deviné, car voici venir monseigneur, et je cours bien vite.... bien vite à sa rencontre....

(Elle sort.)

BERTHINI seul.

Oui, le voilà, un peu triste, un peu brisé, un peu mourant..... Ils en ont fini..... Oh ! non, ce n'est pas un meurtre, un assassinat ; c'est un suicide, voilà tout !

SCÈNE II.

BERTHINI, LE DUC, MARIE.

BERTHINI.

Eh bien, monseigneur, toujours bon !.... Vous l'excusez, n'est-ce pas ? Une enfant !....

LE DUC.

Une enfant que j'aime ... n'est-il pas vrai, ma petite Marie ?

MARIE.

Et qui vous aime bien aussi, n'est-il pas vrai, monseigneur ?

LE DUC.

Non pas toujours ; lorsque vous me grondez, par exemple ; et cela vous arrive trop souvent. Je m'en plaindrai.

MARIE.

A qui ? à votre docteur ?

LE DUC.

Oh ! celui-là est presque votre complice.....

MARIE.

Oui, monseigneur, nous conspirons ; c'est vrai !

LE DUC.

Contre moi ?

MARIE.

Contre le duc de Reichstadt malade.....

LE DUC.

Et en faveur de qui ?

MARIE.

En faveur du duc de Reichstadt bien portant.

LE DUC.

Pauvre enfant ! que Dieu n'entende pas votre prière !.....

BERTHINI.

Oh ! Monseigneur.....

BERTHINI.

C'est presque un blasphème, prince.

LE DUC.

Un blasphème qui retombera sur eux ; sur eux qui m'ont caserné, séquestré, assassiné !.... Oh ! pardon, pardon ; mais, voyez-vous, ma colère...

MARIE.

Et pourquoi de la colère ? — Vous savez bien qu'on vous le défend, monseigneur, et que deviendrait, dites-moi, la puissance de votre petite amie Odette ?

LE DUC.

Ah ! oui, Odette ; heureuse enfant qui calmait les terreurs d'un roi de France ; oui, ma bonne Marie, c'est à peine si votre voix de jeune fille glisse jusqu'à mon âme flétrie !.... Oh ! je souffre tant !

MARIE.

Mais, aussi, c'est que vous le voulez, monseigneur.....

LE DUC.

Non ; car je voudrais mourir et je ne le puis

pas !..... Viens, Odette ; vois, le ciel est beau ! Eh bien, pourquoi pleurer ?

MARIE.

Ah ! monseigneur !.....

AIR : *Ne l'éveillez pas.*

Que du prince la voix touchante,
Me pardonne hélas ! aujourd'hui :
Car, de sa main forte et puissante,
Il daignait m'élever à lui !
Dussé-je encourir sa colère,
Je veux répéter sur ses pas:
Au souvenir de votre père (*Bis.*)
Oh ! par pitié vous ne mourrez pas !

LE DUC.

Oh ! oui, mon père, mon père ! tué comme moi ! Et maintenant que m'importe la vie ! Mon épitaphe sera bientôt faite : *Ci gît le fils de Napoléon, né roi de Rome, mort colonel autrichien !*

MARIE.

AIR : *Le même.*

Quoi ! vous oublierez tout un monde
Qui compta sur vos jeunes ans ;
Puis les pleurs, la douleur profonde
De vos amis, de vos parens !....
Dussé-je encourir sa colère,
Je veux répéter sur ses pas :
Au souvenir de votre mère..... »

LE DUC vivement.

Ma mère !

MARIE.

Au souvenir de votre père.....
Par pitié ! vous ne mourrez pas !

SCÈNE III.

LES MÊMES, VIDMER.

VIDMER.

Monseigneur, les instances de la cour ont été inutiles, et je précède seulement de quelques heures S. A. R. Marie-Louise.

LE DUC.

Marie-Louise! — Ils ne me laisseront donc pas mourir tranquille! — Berthini, je veux être seul, là, dans cette chambre. Seul, entends-tu?

BERTHINI.

Et la consigne sera levée?...

LE DUC.

Pour personne.

BERTHINI.

Mais S. A. R. l'archiduchesse?...

LE DUC.

J'ai déjà dit pour personne.

BERTHINI.

Si elle insiste?

LE DUC.

Tu crieras bien haut ma défense.

BERTHINI.

Et si elle menace?

LE DUC.

Tu jetteras plus haut le nom de Napoléon. —

Alors elle me laissera mourir, peut-être!... Mais non, non; la souffrance me rend ingrat. Qu'elle vienne donc, et qu'elle reçoive encore mes larmes avec mon dernier soupir. — Cette nouvelle m'a glacé; j'ai senti comme un poids mortel. Marie, que votre bras me soutienne; je me sens mal, très mal!... Merci, Marie, merci.

(Il sort avec Marie.)

SCÈNE IV.

BERTHINI seul.

BERTHINI.

Ah! j'ai bien fait d'accourir; un ami à ses derniers momens, un homme qui lui parle de son père, un vieux soldat qui vient pleurer à ses côtés! — Trois jours entiers sans repos; trois nuits entières sans sommeil. (Il écoute.) Des soupirs! des gémissemens! des paroles d'amitié à ceux qui l'entourent!... des vœux pour la France!

SCÈNE V.

PLUSIEURS OFFICIERS sur le devant, **BERTHINI** au fond, debout, triste, les bras croisés.

UN OFFICIER.

Oui, messieurs, j'ai été admis ce matin; il m'a

prié de vous exprimer combien il regrettait d'aussi bons camarades.

BERTHINI à part.

Malheureux prince!

LE MÊME OFFICIER.

Puis il a demandé le manteau que son père portait à Marengo, l'épée qu'il avait à Austerlitz, et il les a baisés comme de précieuses reliques.

BERTHINI à part.

Qu'on en trouve qui aient fait plus de miracles!

LE MÊME.

Je conçois et j'excuse cette tendresse pour des objets qui rappellent quelque gloire; mais ce que je ne puis lui pardonner c'est son ingratitude envers nous, envers ses bienfaiteurs.

TOUS.

Comment cela?

BERTHINI, à part.

Que dit-il donc là, ce demi-Cosaque?

L'OFFICIER.

Il n'a poussé de sanglots que pour la France; sa voix affaiblie n'a demandé que la France, c'est la France seule qu'il a appelé sa patrie.

BERTHINI, à part.

C'est qu'elle l'est aussi.

L'OFFICIER.

Mais ne doit-il donc rien à nous, à l'Autriche, qui l'a protégé, accueilli? N'est-il pas colonel d'un des plus beaux régimens de l'empire?

BERTHINI, à part.

Belle faveur !

L'OFFICIER.

Sur quel champ de bataille a-t-il gagné ses épaulettes? Où son courage a-t-il été mis à l'épreuve? A-t-il entendu une seule fois le sifflement des boulets, ou les éclats de la mitraille?

BERTHINI, à part.

Ça va se gâter...

L'OFFICIER.

Allons, allons, Messieurs, nous avions là un colonel de salon, un officier de boudoir que nous devons regretter comme camarade, mais qui avait encore besoin d'expérience pour commander à d'aussi braves officiers que nous.

BERTHINI s'approchant avec calme.

Qui dit cela?

L'OFFICIER.

Moi.

BERTHINI.

Qu'êtes-vous dans l'armée ?

L'OFFICIER.

Major de houlans.

BERTHINI fortement.

Eh bien ! je connais maintenant dans l'armée de l'empereur François II un major de houlans de votre taille qui ment lorsqu'il dit qu'il a plus de cœur que le fils de Napoléon.

L'OFFICIER.

Je vous demanderai raison de cet outrage.

BERTHINI.

Vous n'en avez pas envie, car vous élevez trop la voix... O mon Dieu !... ici, sur le seuil de la porte d'un jeune prince qui se meurt, qui exhale peut-être en ce moment son dernier soupir, la bouche d'un officier viendra vomir l'ironie et l'outrage contre une douleur héroïque, contre les dernières angoisses d'une haute espérance anéantie ; et moi, moi, vieux soldat de son père assassiné comme lui, je le souffrirais !..

AIR :

13

Déjà la mort a marqué sa victime :
Dans le cercueil laissez-la s'endormir ;
Ou craignez-vous qu'elle ne se ranime
Pour demander un sceptre à l'avenir ?
Comme les vers qui rongent une bière,
A votre tour vous rongerez bientôt ;
Mais attendez pour fouiller dans la terre
Que le cadavre ait cessé d'être chaud.

Et maintenant je vous le répète, monsieur, afin qu'il ne l'ignore pas ; je connais dans le régiment où vous servez un major de houlans de votre taille qui est un infâme menteur... Portez-lui ces paroles que je suis prêt à soutenir le pistolet ou l'épée à la main.

L'OFFICIER.

Le major vous a entendu, monsieur ; et il saura vous retrouver.

BERTHINI.

Je parie votre escadron de houlans que vous ne me chercherez pas pour cela... Quant à vous, messieurs, qui me connaissez déjà, qui m'avez vu, il y a peu d'années, dans ce même château, punir l'insolence d'un valet décoré, insultant à la gloire du père, jugez si je pouvais souffrir qu'on outrageât le fils devant moi..... Major de houlans, je fus condamné à mort il y a huit ans pour avoir donné un soufflet à un imposteur... A la prière du prince, on m'exila.... Me voici pourtant encore... Avant un second exil ou une seconde condamnation à mort, voulez-vous mesurer la distance qui sépare un homme de cœur d'un lâche!...

L'OFFICIER.

A demain, monsieur.

BERTHINI avec joie.

Je vous prends à témoin, messieurs, que mon cartel est accepté... (A part.) Ah! si tu calomnies encore, il n'y aura pas de ma faute, va... (Haut.) Mon devoir me retient ici, major de houlans, c'est ici que je vous attendrai.

L'OFFICIER.

Comptez sur moi. Adieu.

BERTHINI.

Au diable!... Messieurs, je vous salue.

SCÈNE VI.

BERTHINI, MALDEN après la première phrase.

BERTHINI.

Puisqu'il s'éteint, je n'ai plus rien à ménager... Encore ici, monsieur?..... Vous n'ignorez pas pourtant que le duc ne veut plus vous voir.

MALDEN.

Aussi n'ai-je obéi qu'aux ordres de l'empereur en me présentant de nouveau au château de Schœnbrunn.

BERTHINI.

Que voulez-vous?

MALDEN.

Parler à son altesse.

BERTHINI.

Elle ne veut pas vous entendre.

MALDEN.

Qui m'en empêchera?

BERTHINI.

Moi.

MALDEN.

Avez-vous des ordres à donner ici?

BERTHINI.

Je sais, du moins, faire exécuter ceux qu'on me donne. Le prince touche à ses derniers momens; n'allez pas les empoisonner par vos lâches paroles.

MALDEN.

Mon devoir est de lui apprendre à mourir.

BERTHINI.

Eh! malheureux! que n'avez-vous pas tenté pour lui désapprendre à vivre!... Son courage? vous aviez mission de l'abâtardir; son culte pour la France? vous avez cherché à nous en déshériter; son esprit naturel? vous l'avez sans cesse dirigé vers de stériles frivolités; et il lui a fallu plus de génie pour résister à l'avilissante servilité de son instituteur, qu'il ne vous a fallu de bassesse pour accepter la honte du rôle que vous avez joué... — Mais la postérité est là, entendez-vous? cette postérité puissante qui jette au vent des siècles les noms de ceux qui ont marqué dans les fastes des peuples; une place est réservée au vôtre, monsieur; il sera inscrit à côté de ceux des geôliers de Sainte-Hélène et d'Autriche.. Instituteur du fils de Napoléon, secouez vos habits, car ils sont couverts de boue!...

MALDEN.

L'empereur mon maître sera instruit de votre résistance; et demain, j'espère...

BERTHINI.

Oh! je n'en fais nul doute... Mais vous n'entrerez pas dans la chambre du prince.

MALDEN.

J'ai l'ordre de ne pas quitter le château.

BERTHINI.

Eh bien! restez dans les antichambres; c'est la place des valets.

MALDEN.

Songez-y bien, monsieur, il y va pour le moins de votre liberté.

BERTHINI.

C'est bon, c'est bon, je puis me passer de vos avertissemens; seulement épargnez-moi vos menaces et l'ennui de votre conversation. Je suis ici au poste que le prince m'a assigné, et les importuns me fatiguent. J'ai dit.

MALDEN.

Et moi, pour votre malheur, j'ai entendu.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

BERTHINI.

Eh bien! docteur?

MALDEN.

Eh bien! monsieur?

LE DOCTEUR.

Voici ma dernière visite au château... Les efforts de l'art sont désormais inutiles... Il se meurt.

MALDEN.

Le prince connaît-il le danger qui le menace?

LE DOCTEUR.

Mieux que personne, et il y a quelque chose d'héroïque dans le calme de sa résignation... Son âme ardente l'a tué, le climat de l'Autriche lui a

été mortel... Sainte-Hélène et Schœnbrunn ne sont pas si éloignés l'un de l'autre qu'on le pense... La politique les a rapprochés.

BERTHINI.

Quand on n'a autour de soi que des espions, des fers et des bourreaux, il faut bien succomber.

LE DOCTEUR.

Ne cherchons pas d'autre cause à cette triste catastrophe... Tout à l'heure il me parlait de vous, Berthini... Il me disait qu'il était bien sûr de vous voir à ses côtés à sa dernière heure... Il m'a parlé de vous aussi, monsieur.

MALDEN.

Et que vous a-t-il dit?

LE DOCTEUR.

Il compte sur Berthini pour lui épargner le dégoût que votre vue lui fait éprouver.... Ah! mon ami! il y avait un cœur d'homme dans ce corps adolescent... Et maintenant tout est fini; encore une heure, et ce fils d'empereur aura rejoint son père... Ma mission est remplie; je n'ai épargné ni prières, ni larmes pour qu'on donnât un peu d'air et de liberté à ce malheureux captif... La liberté et l'air lui ont été refusés. La parole d'un ministre et les prières des rois ont eu plus de force que mes vœux... qu'on nous juge... Il sera question de vous dans les temps à venir, monsieur de Malden, préparez votre justification.... Adieu, capitaine, je vais dire à M. de Metternich que ses courriers peuvent partir pour rassurer l'Europe.

BERTHINI.

Adieu, homme de conscience... Il sera question de vous aussi dans les temps à venir, préparez vos remerciemens. (Ils se serrent la main; le docteur sort en pleurant.)

SCÈNE VIII.

BERTHINI, MALDEN.

BERTHINI.

Vous avez entendu, monsieur.

MALDEN.

J'ai entendu; mais je ne quitterai le château que sur un ordre exprès du duc.

BERTHINI.

Vous ne tarderez pas à l'entendre, car le voici... Arrière! croyez-moi.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE DUC sontenu par Marie, BLUMM et DEUX OFFICIERS.

LE DUC apercevant Malden lui fait un signe impératif; Malden sort saluant profondément. Puis le prince presse la main de Berthini.

J'étais bien sûr de te retrouver ici, mon vieil ami... Tu veux donc toujours me désobéir.

BERTINI.

Toujours, si vous me défendez de veiller auprès de vous. J'ai vécu avec le père, je veux mourir auprès du fils.

LE DUC.

Soit, et je te pardonne, puisque c'est aujourd'hui ton dernier jour de garde.

BERTHINI.

Aujourd'hui, prince?

LE DUC.

Tu le sais bien, mon ami, toi qui as étudié les progrès du mal qui me consume... Berthini, tu as été témoin hier d'une crise terrible; parle-moi avec franchise... crois-tu que ma vie se prolonge jusqu'à demain?

BERTHINI pleurant.

Je ne le crois pas.

LE DUC.

Merci, merci, mon camarade...(Il s'assied.) A ce soir donc notre dernier adieu... C'est encore une belle journée, puisque je la passe entre ce que j'aime le plus au monde, vous, messieurs, toi, ta pauvre fille. Ah! point de faiblesse, point d'attendrissement; j'ai besoin de forces... et vos larmes ne me feront pas vivre.

BLUMM.

Ah! prince, le ciel ne sera pas sourd à nos prières, et vous vivrez encore pour nous et pour la gloire.

LE DUC.

Ah! oui, la gloire!... Je l'avais rêvée aussi... C'était un bien beau rêve!... j'avais, comme mon

père, un manteau historique, un chapeau qui gagnait des batailles, une épée qui brisait des trônes, une puissante main qui soutenait des empires... Comme lui je commandais une garde à la poitrine étoilée, au front couvert de cicatrices; j'avais mes rapides escadrons, mes soldats généraux, mes généraux soldats, mes cuirassiers, mes lanciers... et devant moi des milliers de baïonnettes et trois empereurs... Les trois empereurs et leurs armées vaincues me saluaient le matin, et je leur rendais leurs états... Ah! c'était un bien beau rêve!

BERTHINI à part.

Je crois entendre la voix prophétique de son père.

BLUMM.

Et pourquoi ce rêve si beau ne se réaliserait-il pas un jour?... Duc de Reichstadt, l'avenir vous appartient encore.

LE DUC.

Flatteur!... mon avenir à moi, c'est tout au plus une heure... et une heure ne suffisait pas même à Napoléon pour d'aussi grandes choses... Je meurs, mes bons amis, je meurs, moi, fils d'un empereur, sans avoir tiré une épée, sans laisser un écho dans l'avenir...

BERTHINI.

Prince, souvent le malheur est de la gloire; et à ce prix vous ne manquerez pas à l'histoire des peuples.

Air : *Famille improvisée.*

14

Hélas! monseigneur, laissez faire;
Quelque reflet de gloire vous attend,
Et, dans l'histoire populaire,
Votre jeunesse a déjà pris un rang.
Qu'un jour de vous le peuple se souvienne,
Il jettera sous le même manteau
Et le vainqueur de Marengo,
Et le jeune captif de Vienne.

BLUMM.

Les peuples ont de la mémoire, prince, et vos nobles sacrifices à leur repos, à la paix du monde...

LE DUC.

Ils ne m'en tiendront pas compte, les ingrats!... Promettez-moi pourtant, mes chers amis, une place dans votre mémoire... Vous, Blumm, vous méritez le grade de capitaine; vous, Stromberg, je vous dois les épaulettes de lieutenant ; l'empereur François acquittera demain cette double dette... Berthini, je ne puis rien pour toi... au contraire j'ai besoin de tes bons offices... Tu sais, la colonne de bronze, cette page immortelle que tu m'as si souvent récitée... tu la verras... veuve encore de l'image de son créateur; salue-la pour moi, Berthini, j'aurais voulu pouvoir y ajouter quelques spirales... le géôlier Metternich ne l'a pas voulu... Pars demain, dès que tu m'auras placé sous le manteau de Marengo, va porter mes adieux au noble monument, et dis à tous que je meurs avec le regret de ne pouvoir l'embrasser..... Tiens, soldat fidèle à l'infortune, garde cet anneau en souvenir de mon amitié.....

BERTHINI.

Il sera enterré avec moi, je vous le jure.

LE DUC.

Et vous, Marie, ma petite Odette, prenez... c'est si peu de chose!... je ne suis pas roi!...

BERTHINI.

Peu de chose, monseigneur! toute une fortune!..

LE DUC.

Eh bien!... Marie... que fait-elle?

MARIE à genoux.

Je prie Dieu... monseigneur!

LE DUC.

Et vous voyez; il exauce votre prière... car je m'en vais!.. Et maintenant, adieu, adieu mes amis... Mes forces s'éteignent, et je vois là... devant moi, la pâle figure de mon père... Il m'appelle... il me sourit... il me tend les bras... Sainte-Hélène!... Sainte-Hélène!...

(Il retombe.)

BLUMM.

Grand dieu!.. il expire!.. docteur!.. docteur!..

BERTHINI.

Paix! paix!.. il a pressé ma main; son dernier soupir est encore de l'amitié.

LE DUC affaibli.

Mourir si jeune!... si loin de la France!... Ah! ce sont les regrets qui tuent... Les regrets!... c'est un poison lent, mais sûr... Les misérables le savaient bien... Mes amis, j'ai besoin de me recueillir... éloignez-vous; mais ne me quittez pas... Ber-

thini, sois là pour recevoir mon dernier soupir... quel est ce bruit?...

BERTHINI.

Un capitaine des gardes.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Prince, votre auguste mère arrive au château.

LE DUC, vivement.

Marie-Louise!... l'archiduchesse Marie-Louise, impératrice des Français!

BERTHINI.

C'est votre mère, prince.

LE CAPITAINE.

Vos ordres, colonel?

LE DUC.

Qu'elle vienne... Messieurs, éloignez-vous... Berthini, je compte toujours sur toi... Ma mère!... ô mon Dieu!... Tu sais si je l'aimais! tu sais si je l'aime encore,... et pourtant!...

SCÈNE XI.

LE DUC, MARIE-LOUISE, OFFICIERS au fond.

MARIE-LOUISE se précipitant en pleurant.

Mon fils!... mon cher fils!

LE DUC.

Ma mère, point de larmes sur ma destinée, elle

devait s'accomplir ainsi... Le poison ou le fer d'un assassin eut terminé ma vie, félicitez-moi de leur avoir épargné ce crime... Ils vivaient de haine et de crainte, laissez-moi mourir oublieux et sans fiel... Ah ! point de larmes aujourd'hui ; c'est sur ma vie qu'il faut pleurer et non sur ma mort.

MARIE-LOUISE.

Mon cher enfant!... tu ne mourras pas. Dis à ta mère que tu ne mourras pas...

LE DUC.

Je vous tromperais ; dans quelques instans mon nom n'appartiendra qu'à l'histoire... Une fièvre brûlante me dévore... Ecoutez-moi cependant, car je veux mourir en prince... Ma naissance fut une joie universelle, et le canon parisien qui l'annonça fit trembler les rois de l'Europe... Vous, fille d'empereur ; lui, empereur par la gloire et le génie, quel avenir m'était réservé !... Et pourtant, au lieu de cette brillante fortune qui m'attendait ; dites, ma mère, quelle a été ma destinée !... On me devait un trône, et j'occupe un fauteuil ducal ; mon patrimoine était un vaste empire, c'est une triste province qu'on m'a donnée... J'aurais dû commander à de puissantes armées, et je suis à la tête d'un régiment ; un sceptre, une couronne, de la gloire, tout cela m'a été lâchement volé.

MARIE-LOUISE.

Mon fils !

LE DUC.

Oui, ma mère, ils m'ont tout volé, tout, excepté

ce cœur de Napoléon qui bat dans ma poitrine...

Ici, dans les longs corridors solitaires de ce château, croyez-vous que ma vie se soit écoulée sans regrets, sans soupirs, sans désespoir!.. Croyez-vous que, méditant l'histoire de mon père, je n'aie pas tenté plus d'une fois d'échapper à mes gardiens, de me montrer sur les frontières du beau pays de France, et de crier aux âmes généreuses qui m'auraient entendu : Voici le fils de Napoléon-le-Grand... peuple-soldat, vous avez long-temps vécu de triomphes, ce sont de nouveaux triomphes que je vous propose... Sous mon père vous avez salué toutes les cathédrales de l'Europe, venez avec le fils saluer de nouveau toutes les cathédrales. Vos frères morts ou trahis réclament un vengeur, me voici, moi, le fils de votre empereur, moi votre espérance... Réveillons l'aigle assoupie et marchons... Oh! ma mère! ils m'auraient entendu; et je serais empereur!

MARIE-LOUISE en pleurant.

Ils ne l'ont pas voulu, mon enfant.

LE DUC.

Ce n'est pas moi qu'ils repoussaient, c'est le cadeau de l'étranger...

MARIE-LOUISE.

Que pouvais-je contre des rois?

LE DUC.

On peut toujours combattre; et vous ne l'avez pas voulu... Moi, j'attendais un mot de vous... Mais Napoléon était mort jusque dans vos souve-

nirs... Adieu maintenant... mes forces s'épuisent... elles sont nécessaires à la haine... Je n'ai plus que quelques minutes d'amour à vous donner.

MARIE-LOUISE.

O ciel !... mon fils !... ils se meurt !... Messieurs, de grâce, accourez... mon fils expire.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

(Musique avec des sourdines, et de temps en temps le canon dans le lointain.)

LES PRÉCÉDENS, GARDES, OFFICIERS, BERTHINI.

LE DUC, d'une voix mourante.

Je meurs, mes amis,... Berthini, auprès de moi... Ma mère, arrachez ce voile qui vous dérobe à ma vue... soldats, officiers... adieu !... Berthini, ta main... Tu es fidèle à ta mission, toi... merci... je vais le dire à ton ancien capitaine...

BERTHINI.

A genoux, messieurs !

LE DUC.

Le manteau !... l'épée d'Austerlitz... qu'ils ne me quittent plus !... Ce manteau révéré, qu'il soit mon linceuil !... Adieu !... adieu, mes amis... et vous, ma mère, que je vous plains !

MARIE-LOUISE.

Plains-moi de perdre un fils adoré.

LE DUC.

Je vous plains... de n'être plus la veuve de Napoléon. (Il tombe.)

TOUS.

Ah!

BERTHINI posant la main sur le cœur du Duc.

Mort!... mort! (Il jette le manteau sur le cadavre. Puis, se retournant.) Geôliers, faites partir vos courriers, votre tâche est finie.

FIN.

ence et assigné lui doivent pour reste de paix l'Estat, d